pourrai faire et si même je m'en servirai, j'ai quelque chose à vous faire écrire.

—Mais que voulez-vous donc que j'écrive? demanda Carousol avec inquiétude.

—Je vais vous le dicter, répondit Me Turgan, posant vers l'homme d'affaires un buvard sur lequel il mit une feuille de papier; prenez cette plume et écrivez.

Carousol soupira, prit la plume et la trempa dans l'encrier.

Me Turgan dicta:

—"Je soussigné, Carousol, homme d'affaires, déclare avoir réclamé à Me Turgan, notaire à Paris et mandataire de Mme Melville, sa cliente, le payement de deux factures que j'ai dit avoir reçues de deux de mes clients américains, lesquelles factures, de cinquante mille francs chacune, donnant la nomenclature de diverses marchandises qui auraient été livrées autrefois à l'armateur Ginoux du Havre, père de Mme Melville.

"Je reconnais n'avoir touché qu'une de ces factures, le notaire refusant de payer l'autre, ayant la preuve que, comme la précédente, elle est l'œuvre d'un faussaire.

"Je déclare que je n'ai pas reçu lesdites factures, la première de la maison Tomby de New-York, la seconde de la maison Davidson de Philadelphie, ainsi que je l'avais dit à Me Turgan."

—Monsieur le notaire, s'écria Carousol, je ne peux pas écrire cela!

—Pourquoi, monsieur?

—Je m'accuse moi-même et l'on pourrait....

—Vous ne déclarez que la vérité, monsieur Carousol; écrivez donc, ajouta-t-il impérieusement.

"Ainsi que je l'avais dit à Me Turgan, mais qu'elles m'ont été remises à Paris, avec pièces justificatives, par un nommé Jonathan Milsen, se disant sujet américain, lequel demeure à Paris....

—Je suppose, monsieur, dit le notaire, n'interrompant dans sa dictée, que vous ne m'avez pas donné une fausse adresse.

—Non, maître Turgan, c'est bien rue de Dunkerque, No 30, qu'il demeure.

—Alors, écrivez: "Lequel demeure à Paris, rue de Dunkerque, No 30.

L'homme d'affaires était dans un état d'agitation qu'il ne cherchait pas à dissimuler. Il avait pris son mouchoir et s'épongeait le front où perlaient de grosses gouttes de sueur.

—Ecrivez encore ceci, monsieur, reprit le notaire, et ce sera tout:

"Je m'engage de répéter devant qui il plaira à Me Turgan, notaire, la déclaration que je fais ce jour et que je signe."

—Eh bien, monsieur Carousol, mettez votre signature au bas de ces lignes.

L'homme d'affaires écrivit son nom et, par habitude, l'enveloppa du paraphe compliqué qui distinguait sa signature.

Le notaire prit l'écrit et le glissa dans un des tiroirs du bureau.

III

LE MAUDIT.

Le sieur Carousol se leva tremblant sur ses courtes jambes, qui fléchissaient sous le poids d'un buste disproportionné. Il regarda Me Turgan, et d'une voix navrée:

—Monsieur le notaire, dit-il, je ne suis pas un malhonnête homme; je suis marié et j'ai quatre enfants..... Oh! vous ne voudriez pas faire arriver de la peine, à un pauvre père de famille!

—J'espère, monsieur Carousol, que je n'aurai pas à appeler sur vous les sévérités de la justice.

—Mais ce papier....

—Je devine votre pensée; il ne me convient pas de vous donner une assurance qui vous tranquilliserait; je vous dis, toutefois, que je ne vous ai point fait écrire cette déclaration avec l'intention de m'en servir contre vous. Peut-être même ne sortira-t-elle jamais de ce tiroir.

Maintenant, laissez-moi vous donner un conseil. Vous avez un cabinet d'affaires, dites-vous?

—Oui, monsieur le notaire, je m'occupe du contentieux.

—Et mieux encore de recouvrements de vieilles créances, fit Me Turgan.

Carousol sentit la pointe et rougit jusqu'aux oreilles.

—Ecoutez moi, monsieur, reprit le notaire, je veux bien admettre que pour gagner une certaine somme vous vous soyez imprudemment laissé entraîner et que vous êtes absolument innocent dans cette affaire.

Vous n'ignorez pas, cependant, puisque vous connaissez les questions de droit, à quoi vous vous exposez en vous occupant de certaines affaires dans le genre de celles que vous a confiées le nommé Jonathan Milsen. Vous ne sauriez donc prendre trop de précautions quand vous entrez en rapport avec des personnes que vous connaissez peu ou pas du tout.

Il ne vous est pas permis d'agir étourdiment ou avec légèreté, sans courir le risque,—vous venez d'en faire l'expérience,—d'être considéré comme le complice de misérable faussaire qui vous a chargé de le représenter.

Homme d'affaires, homme d'affaires! continua Me Turgan en hausant dédaigneusement les épaules; est-ce un titre? Non. C'est la qualité que se donnent, trop souvent, malheureusement pour la morale publique, un tas de déclassés, fruits secs des écoles de droit et de barreau, la plupart du temps, et dont on peut dire que ce sont des avocats à *cheval sur la barre*.

Carousol eut un mouvement brusque.

—Hé! oui, monsieur, poursuivit le notaire, l'expression dont je me suis servi est absolument juste, attendu, cela va sans dire, que je ne l'applique qu'à ces faiseurs peu scrupuleux pour qui tout est bon. Aussi ceux-là deviennent-ils fréquemment des prévenus, sous le coup de tels ou tels articles du Code pénal.

Réfléchissez à cela, monsieur Carousol. Certes, il ne vous est pas interdit de gagner votre vie et celle des vôtres; mais gagnez la honnêteté.

Sans doute l'argent vous viendra plus lentement, mais aussi moins dangereusement.

—Monsieur le notaire, hasarda l'homme d'affaires, je vous assure que je suis toujours plus prudence....

Me Turgan ne put empêcher un sourire de venir sur ses lèvres.

—Tenez, répliqua-t-il, malgré votre âge vous êtes encore un naïf; eh bien, votre naïveté plaide en votre faveur et m'édifie mieux que de longs discours sur votre compte.

Enfin, monsieur Carousol, retenez bien de que je viens de vous dire et suivez le conseil que Me Turgan a, droit-il, le droit de vous donner.

En affaires, la ligne droite n'est presque jamais la plus courte; quand même, c'est toujours celle-là et non une autre qu'il faut suivre.

Quand on s'écarte de la voie honnête, vous savez aussi bien que moi où l'on arrive un jour fatalement: à la correctionnelle avec un billet pour la prison, et même à la cour d'assises avec correspondance pour le bagne.

Maintenant, monsieur Carousol, je n'ai plus rien à vous dire, vous pouvez vous retirer.

L'homme d'affaires s'inclina humblement et marcha vers la porte. Avant qu'il ne sortît, le notaire ajouta:

—Dieu veuille, monsieur Carousol, que je n'aie plus jamais à m'occuper de cette vilaine affaire pour laquelle vous avez servi d'intermédiaire à Jonathan Milsen.

Resté seul, Me Turgan s'absorba dans une méditation profonde.

—Non, murmura-t-il, tout n'est pas fini avec cet homme, et maintenant, je me demande, avec effroi, ce qu'il va tenter.

Enfin, reprit-il après un silence, je tiens le nom sous lequel se cache le misérable et je sais où le trouver.

Vous êtes audacieux comme tous ceux de votre espèce, monsieur Gaston de Melville; mais prenez garde! Vous me trouverez constamment entre Blanche Ginoux, son fils et vous, et je vous jure que vous aurez en moi un adversaire terrible, implacable.

Me Turgan s'était levé et marchait à grands pas, en mâchonnant des paroles de colère contre l'infâme, dont très probablement, il aurait à combattre de nouveau les ténébreuses et criminelles machinations.

Et il se disait:

—Quand le misérable apprendra que j'ai dévoilé ses agissements de faussaire, ce qu'il aurait de mieux à faire serait de quitter Paris immédiatement, de retourner en Amérique et de se faire oublier pour toujours.

Mais non, il ne partira pas: Mme Melville, sa mère, le donne prote et la situation lui semble si facile à exploiter. Il se dit sans doute: —"Ils auront du scandale et se garderont bien de faire intervenir la justice; je n'ai rien à redouter." Oui, il se dit cela, et voilà pourquoi il a et aura toujours les audaces.

Eh bien, non, non, nous ne serons pas arrêtés par la crainte de provoquer un scandale! Dieu merci, la vie tout entière de Mme Melville paraît pour elle, son honorabilité, ses actes admirables la glorient, elle et son fils, et désarmeront tout; l'opinion publique les élèvera sur un piédestal dont une condamnation même à mort de Fleurbaud ne les ferait pas descendre.

Où le [illegible] n'a-t-elle donc [illegible] et [illegible] les bons [illegible] toujours [illegible]

Il y est alors chez Me Turgan, immobile au milieu de la pièce, comme une explosion de fureur.

Les bras croisés, la tête haute et un éclair dans le regard, il s'écria:

—Mais si Dieu existe réellement, à quoi donc lui servent ses foudres vengeresses!

Pourquoi donc ne foudroie-t-il pas, d'un seul coup, tous les maudits?

Le lendemain de sa visite à Me Turgan, Carousol était seul dans son cabinet "d'affaires," lequel ressemblait à beaucoup d'autres du même genre, d'où le luxe est exclu et pour cause. Sur des planches disposées en rayons, on voit des cartons avec la bande blanche ou plutôt jaune, graisseuse, portant des lettres grossièrement formées; mais le plus grand nombre des dossiers ne sont pas dans ces cartons; on les voit, dans leur chemise grise, entassés sur les planches.

Un vieux tapis usé, n'ayant plus que des couleurs douteuses, recouvre le carreau de la pièce, meublée d'une table-bureau, de deux fauteuils en piteux état et de quatre chaises plus ou moins boiteuses, disloquées. C'est tout, sauf de la poussière, beaucoup de poussière un peu partout.

Assurément, en dépit de sa bonne volonté et de la facilité avec laquelle il s'occupait de toutes sortes d'affaires, le sieur Carousol n'était pas riche.

Paris n'est pas précisément un pays de cocagne: les temps y sont durs; et puis, quand on a quatre enfants à nourrir, il faut joliment trimer pour la pâtée quotidienne.

L'homme d'affaires avait, ouvert devant lui, un volumineux dossier, dont il paraissait consulter les pièces; en réalité, il n'examinait rien du tout. Il n'avait pas le cœur à la besogne.

Quelque chose le préoccupait fort; il était nerveux, soucieux, sombre.

Dix heures venaient de sonner, et à chaque instant, au moindre bruit qu'il entendait, Carousol dressait l'oreille.

Il attendait quelqu'un à qui il avait donné rendez-vous.

Le personnage qu'il attendait, non pas avec impatience, mais dans une agitation fiévreuse, c'était l'américain Jonathan Milsen.

Un coup de sonnette le fit sursauter.

—C'est lui, murmura-t-il.

Mme Carousol, qui avait ouvert au visiteur, l'introduisit dans le cabinet de son mari.

Jonathan Milsen était un homme de belle taille, de bonne tenue, robuste encore, mais au visage singulièrement ravagé par les passions malvaises, par la misère aussi, peut-être, mais à coup sûr par la débauche.

Il paraissait avoir passé la soixantaine, bien qu'il n'eût en réalité que cinquante-cinq ou cinquante-six ans.

M. Turgan avait bien deviné quel était l'homme qui se cachait sous le nom très américain de Jonathan Milsen; mais seule Mme Melville aurait pu reconnaître celui qui avait été l'élégant, le brillant Gaston de Melville dans ce personnage américanisé, dont les années et surtout la vie tourmentée avaient étrangement altéré les traits, en émaciant les joues, en creusant des rides profondes sur le front et au coin des yeux.

Après s'être assis, sans avoir daigné tendre la main à l'homme d'affaires qui, probablement, s'en soucierait peu, il prit la parole:

—Eh bien, monsieur Carousol, dit-il, j'espère que vous avez enfin touché le cinquante mille francs.

—Hélas! non, monsieur Milsen.

—Comment, exclama celui-ci, le notaire vous a encore renvoyé à plus tard! En vérité, je ne comprends rien à cela; qu'est-ce que cela signifie?

—Ce que cela signifie, monsieur Milsen, je vais vous le dire: Me Turgan, mandataire de Mme Melville, ne m'a pas dit ou fait dire hier: revenez dans un mois; il refuse purement ou simplement de payer.

—Il refuse, vous dites qu'il refuse! s'écria Jonathan Milsen, en devenant très pâle.

—Il refuse absolument, monsieur.

—Pourquoi? Quelle raison donne-t-il?

—Il n'en donne aucune, répondit Carousol, en regardant obliquement son client, aucune, monsieur; il refuse et c'est tout.

—Monsieur Carousol, cela ne peut pas se passer ainsi.

—Dame, monsieur, c'est à vous de voir ce que vous avez à faire.

—L'année dernière il a payé, très bien payé une facture de pareille somme.

—C'est vrai.

—Encore une fois, monsieur Carousol, je ne comprends pas.

—Et moi, pas plus que vous, monsieur.

—Mais, enfin, que vous a-t-il dit?

—Ces mots seulement:—Je ne paierai pas, je ne veux pas payer!

Le faux Américain se mordit furieusement les lèvres.

—C'est trop fort! grommela-t-il sourdement.

Après un silence il reprit:

—Monsieur Carousol, quel est votre avis sur la chose?

—Mon avis, monsieur, vous me demandez mon avis?

—Oui.

—Eh bien, monsieur, mon avis est que vous devez tout simplement abandonner cette créance.

—Jamais, jamais! s'écria le faussaire, dont le regard se chargea de fauves éclairs.

—Alors, monsieur, dit froidement l'homme d'affaires, et essayant, dans son attitude, de singer Me Turgan, je n'ai plus rien à vous dire, et je vous répète: c'est à vous de voir ce que vous avez à faire.

—Si je vous comprends bien, répliqua le faux Américain d'une voix creuse, vous ne voulez plus vous occuper de ce recouvrement?

—Plus en aucune façon, monsieur.

—C'est bien. En ce cas, remettez-moi la facture et les diverses pièces qui y sont annexées.

—Désolé, monsieur, désolé de ne le pouvoir.

—Qu'est-ce à dire?

—La facture et les autres pièces sont restées entre les mains du notaire.

—Comment, vous ne les avez pas reprises!

—Je l'ai voulu, monsieur; mais le notaire m'a répondu: "Non, je les garde".

De pâle qu'il était, le faussaire devint verdâtre, et ses traits se contractèrent horriblement.

—Mais c'est incroyable, hurla-t-il, on n'a jamais vu chose pareille!

—C'est bien vrai, monsieur.

—Mais il me faut ces pièces, je les veux.

—Je les comprends, monsieur, je le comprends.

—Je vous les ai confiées, vous devez me les rendre!

Carousol se redressa brusquement et répliqua avec un sourire singulier:

—A l'impossible nul n'est tenu, monsieur Milsen; cependant, si vous jugez à propos de le faire, attaquez-moi en justice pour refus de rendre des pièces confiées; à mon tour j'introduirai une action contre le notaire, en restitution desdites pièces qu'il détient.

Le faussaire resta un instant tout interloqué. Puis, faisant une horrible grimace:

—Je verrai, monsieur Carousol, dit-il d'une voix rauque, je verrai quelle décision j'aurai à prendre.

—Oui, va, mon bonhomme, se dit-il tout bas, de ta vie tu n'as plus maintenant qu'à faire le mort et tu te garderas bien de broncher.

L'Américain prononçait sourdement, en les hachant, des paroles de rage.

—Au surplus, très honorable monsieur Milsen, reprit Carousol avec une ironie bien marquée, pourquoi n'irlez-vous pas vous même réclamer à Me Turgan le montant de la facture ou le sommier de vous la rendre, ainsi que les autres pièces, dans le cas où il s'obstinerait avec vous, comme il l'a fait avec moi, à tenir sa caisse fermée.

On ne peut pas savoir, monsieur Milsen, rien ne dit que vous ne seriez pas plus heureux que moi; car enfin vous êtes un homme habile, oh! oui, un très habile homme.

Le faux Américain tressaillit et plongea son regard dans les yeux de Carousol, comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de sa pensée.

—Vraiment, continua l'homme d'affaires sur le même ton ironique, je crois bien qu'il ferait devant vous une drôle de figure, M. le notaire Turgan.

Jonathan Milsen se dressa tout d'une pièce.

—Monsieur Carousol, prononça-t-il, ayant peine à se contenir, je sais ce que j'ai à faire, je ne vous demande pas vos conseils. Mais j'ai un regret aujourd'hui, celui de m'être adressé à vous.

—Hé! monsieur, riposta vivement l'homme d'affaires, je tiens à vous faire remarquer que je n'ai point sollicité la préférence que vous m'avez accordée sur mes confrères.

Le faux Américain enveloppa Carousol d'un regard tranchant comme une lame, et, sans ajouter une parole, gagna la porte et sortit précipitamment.

—Hum! hum! murmura l'homme d'affaires, je ne lui ai rien dit, mais il a compris. Ah ça! ce Jonathan Milsen est il bien un homme d'Amérique? Mais, qu'il soit de là-bas ou d'ailleurs, il joue un gros jeu.... Après tout, que m'importe, qu'il se fasse peudre ou il voudra! Mille bombes! il m'avait tout de même fourré dans un joli guêpier!

—Brou!.... Mais de tout cela, à présent, je me lave les mains!

Dans la rue, arpentant le trotoir, sans voir [illegible] qu'il bousculait [illegible] sait à cet instant dans l'âme de cet homme, aurait été épouvanté.

Mais Gaston de Melville avait-il bien encore en lui quelque chose de l'homme? N'était-il pas, et depuis longtemps, un de ces monstres horribles que la terre vomit dans des jours de colère?

Sa tête en feu était pleine de sinistres pensées.

Qu'allait-il faire? Il ne le savait pas. Mais il était à bout; il lui fallait de l'argent, il lui en fallait à tout prix, et il ne s'effrayait pas à l'idée de commettre n'importe quel crime.

—Il a refusé de payer, se disait il, refusé, refusé.... Oh! ce notaire! Alors, il a découvert.... Mais comment? Parbleu! il a écrit en Amérique. L'imbécile, qui croit avoir ainsi tout sauvé! Pensent-ils que je vais avoir peur?.... Peur, moi? Allons donc!.... Me dénoncer, me faire arrêter! Ils n'oseraient pas.... Je les brave, je les défie; je suis le maître de la situation.

Non, non, ils ne me tiennent pas; c'est moi, au contraire, qui les tiens; je les tiens, je les tiens bien et qu'ils tremblent!

Il se mit à gesticuler, pendant qu'un rire sec, strident éclatait entre ses dents serrées.

Ce rire fut entendu par plusieurs personnes.

Un gamin s'arrêta court et, les deux mains sur ses hanches:

—Oh! c'te tête! fit il de sa voix enrouée de faubourien.

Un homme jeta un regard sur de Melville et murmura:

—C'est un fou!

Le faux Américain n'avait rien vu, rien entendu.

Il s'en allait droit devant lui, grognant, tête baissée, comme le sanglier chassé de sa bauge, qui sent la meute à sa poursuite.

Depuis plus d'un an Gaston de Melville était revenu à Paris, traînant à sa remorque Armande, la fille de l'ancien cocher de l'armateur Ginoux.

Nous avons vu avec quelle attitude de Melville avait assisté à la bénédiction nuptiale donnée à Paul et à Clotilde, en l'église Saint-Philippe-du-Roule; et nous savons comment, après la cérémonie, il avait rejoint Armande dans la rue du Faubourg-Saint Honoré.

On peut s'étonner que de Melville, avec son caractère et son tempérament, n'eût pas depuis longtemps abandonné son amie comme il avait abandonné sa femme.

Il faut croire qu'il avait trouvé dans la dépravation d'Armande un charme infiniment plus captivant que celui des vertus de Blanche Ginoux.

C'est qu'il existe aussi entre les pervers des affinités mystérieuses.

Le vice, chez l'homme, aime et cherche le vice chez la femme.

Gaston et Armande étaient comme liés par un pacte. Leur union était faite d'infamie. Toute la honte du passé les enchaînait l'un à l'autre, et il eût été difficile à l'homme de rompre la chaîne, si lourde qu'elle fût, la femme vieillie s'attachant à lui comme le lierre à la muraille.

Comment ces deux misérables avaient ils vécu pendant les longues années écoulées? Nous allons le dire.

Abondonner sa femme et son fils, en s'emparant de tout ce que Blanche possédait, avait été un acte depuis longtemps prémédité, et dans lequel Armande avait eu un rôle des plus actifs. La passion qu'elle avait su inspirer à de Melville avait été sa puissante alliée.

Dès que la fuite avait été décidée, le mari s'y était préparé en portant lui-même, peu à peu, ou en faisant transporter au domicile de son amie les différentes choses qu'il voulait emporter avec lui.

En agissant ainsi, il pourrait, au jour fixé pour le départ, quitter le domicile conjugal sans éveiller l'attention de personne. Et, en effet, on n'avait point soupçonné ses intentions lorsque, après la scène violente qu'il avait eue avec Blanche, il était sorti furtivement de la maison.

Au fond d'une malle, qu'il avait envoyée chez son amie, de Melville avait entassé des papiers de famille parmi lesquels se trouvaient mêlés d'autres papiers appartenant à sa femme: p'ne sieurs lettres de l'armateur Ginoux et des principaux employés de sa maison, ainsi qu'un certain nombre de factures, toutes acquittées, mais qui avaient fait partie d'un dossier produit à la faillite.

Si nous nous occupons ici de ces détails, c'est qu'ils auront leur importance dans la suite de ce récit.

Depuis longtemps, Armande rêvait les voyages, les plaisirs, la vie à grandes guides, tout ce qu'elle ne pouvait pas avoir à Paris, où son amie, si sceptique qu'il fût, était tenu, cependant, au respect des convenances.

A l'étranger, au contraire, la jeune et jolie fille pourrait passer pour la femme légitime de son compagnon.

Elle était intelligente, suffisamment instruite et ne manquait pas d'esprit. Elle avait une certaine distinction, la parole facile, et avec Blanche et les dames qui venaient fréquemment à la maison de broderie, elle avait pris, peu à peu, les manières de la femme du monde.

Elle avait vu souvent, chez Mme Melville, des Américaines, clientes de passage, qui, tout en admirant Paris, avaient fait devant elle un tableau séduisant de la vie à New-York.

Aussi, quand son ami lui avait demandé où ils iraient en quittant la France, elle avait immédiatement répondu:

—En Amérique, à New York.

—Soit, dit-il: avec toi, j'irais en Chine, en Patagonie.

Ils quittèrent Paris, ainsi qu'on l'a vu, arrivèrent au Havre et, sous le nom de baron et baronne de Bonneterre, prirent passage sur un paquebot en partance pour New York.

—Il a raison, se disait Armande, il ne peut plus s'appeler de Melville. Il me fait baronne, baronne de Bonneterre; ça sonne bien.

Pour ceux qui n'ont jamais quitté la France et fait un voyage au long cours, nous dirons que rien n'est plus facile, une fois à bord, que de lier connaissance avec les passagers.

Ces relations, absolument éphémères, la plupart du temps, cessent dès que le bâtiment a jeté l'ancre en arrivant au port de destination.

Mais pendant les quelques jours que dure la traversée, on aime à tuer le temps par des réunions, des causeries et des promenades sur le pont, en compagnie des passagers qui vous sont sympathiques.

Sur les grands transatlantiques, principalement, on mène l'existence joyeuse et l'on y trouve, en y mettant le prix, tout le confortable désirable.

C'est un peu la vie d'hôtel en pleine mer, avec table d'hôte, estaminet, salon de lecture et de conversation.

L'arrive même qu'on y joue un peu d'enfer.

Gaston et Armande, voyageant en première classe, s'étaient trouvés tout de suite en contact avec de riches passagers dont ils ne devaient pas tarder à faire la connaissance. Et cela d'autant plus facilement que la beauté, les manières très étudiées de la prétendue baronne, son amabilité, son air avenant, le tour spirituel qu'elle savait donner à sa conversation, l'avaient fait remarquer tout de suite par les hommes qui étaient à bord.

Dès les premiers instants, elle eut des admirateurs, et il n'y avait pas quarante huit heures qu'on était en plein océan Atlantique, qu'elle s'aperçut que, déjà, elle avait des adorateurs parmi les passagers de l'*Amazone*.

Un jeune Yankee, entre autres, cherchait toutes les occasions de papillonner autour de la séduisante Française.

La fausse baronne s'étudiait aux jeux et aux exercices de la coquetterie, feignant de ne point voir l'empressement, les sourires et les regards langoureux de l'Américain, tenu en respect par la présence du mari.

De Melville s'était bien aperçu des manœuvres du Yankee et il pensait, aussitôt, qu'il pourrait se servir de l'amoureux pour se créer immédiatement des relations à New York.

Il saisit la première occasion qui se présenta pour faire plus ample connaissance avec le jeune Américain, qui se nommait William Sandson.

Comme ils étaient sur le pont et contemplaient cette immensité toujours la même, mais toujours superbe, le faux baron entama une conversation qui mit tout de suite à l'aise le timide Yankee.

Très adroitement il se fit dire ce qu'il tenait à savoir, et se montra extrêmement satisfait de la proposition qui lui fit le jeune homme de lui donner toutes les indications nécessaires au sujet de son installation dans la grande cité américaine.

—A New-York, c'est comme à Paris, monsieur le baron, avec de l'argent on a et l'on trouve tout ce qu'on veut; mais il faut un peu connaître la ville, nos mœurs, nos habitudes.

—Vous serez mon conseiller et mon initiateur, monsieur Sandson.

—Oh! de grand cœur.

Le Yankee fut alors présenté à la baronne.

A son tour, William Sandson présenta M. le baron et Mme la baronne de Bonneterre à quelques-uns des passagers qu'il connaissait particulièrement. L'un de ceux ci était un riche banquier de New-York, M. Parking, qui retournait en Amérique avec sa famille, après avoir passé une année en France.

Mme Parking, qui parlait assez bien le français, se plaisait à causer avec la jolie Parisienne, dont le habit coloré et les leurs admirablement son rôle de baronne fut très entouré.

William Sandson passait après Celle des heures entières à lui débiter des fadaises dont rien ne rioit de son cœur.

Pendant ce temps, comme s'il eût voulu laisser toute liberté à Armande, le faux baron fréquentait la salle réservée aux joueurs et où s'engageaient de très grosses parties, soit d'écarté, de whist, de bouillotte ou de pharaon, un des jeux favoris des Américains.

Chacun de son côté, Gaston et Armande jouaient si habilement leur rôle qu'il était impossible de soupçonner qu'ils ne fussent pas le mari et la femme.

Armande, qu'il est utile de bien faire connaître, nature ardente, impressionnable et quelque peu fantasque, était très capricieuse et en même temps très volontaire. Elle était de ces femmes qui ne s'arrêtent jamais en route quand elles veulent atteindre un but.

Armande était allée à de Melville sans voir, sans vouloir voir plutôt, qu'elle commettait une action monstrueuse; et, devenue ainsi l'esclave, la chose d'un homme sans conscience, elle n'avait pas tardé à perdre, elle aussi, toute retenue et tout sens moral. Elle s'était vite pervertie au contact de l'homme dépravé, cynique et sans scrupule. Celui-ci, d'ailleurs, n'avait en qu'à cultiver les mauvais instincts de sa compagne et à aider à leur développement.

Gaston de Melville avait été poussé vers Armande par une passion irrésistible. Après avoir fui sa femme, oublié tous ses devoirs, il avait continué à descendre la pente fatale, qui devait le conduire au crime dont Gabrielle Angelade avait été la victime, puis à l'abandon de sa femme et de son enfant et au vol pour couronner l'œuvre.

Armande n'avait pas vu et ne voyait pas encore de Melville tel qu'il était. Elle l'aimait, c'était l'homme qu'elle avait rêvé.

C'est, en effet, de Melville le savait bien, il y avait pas de danger qu'Armande se laissât prendre, pour le moment du moins, aux assiduités dont elle était l'objet de la part de William Sandson.

Avec cet instinct qui lui était propre, elle se laissait courtiser en vue des services que le jeune Américain pourrait rendre plus tard au baron de Bonneterre.

Armande, comme on le voit, ne se laissait pas étourdir par sa nouvelle position: elle pensait à l'avenir. Et elle le voulait superbe, cet avenir, tel que le lui avait fait voir ses rêves ambitieux.

Maintenant qu'elle n'avait plus à cacher sa liaison criminelle, elle contrairait, elle allait se lancer à corps perdu dans une vie de liberté et de plaisir, que son imagination avait créée pour elle et son ami avec les perspectives les plus éblouissantes.

Il lui fallait une existence dorée, à cette fille d'un ancien cocher, et elle allait se servir de l'argent volé par de Melville, sans seulement songer à celle qu'elle avait payée d'ingratitude, odieusement trahie et dont elle prenait la place.

Dès leur arrivée à New-York, devenue la ville la plus importante des Etats-de Melville et sa compagne, grâce à William Sandson et à la famille Parking, avaient reçu très bon accueil dans les sociétés où ils avaient été présentés comme appartenant à la vieille noblesse de France.

Pilotés par le jeune Sandson, on les rencontrait partout où il y avait à voir quelque chose d'intéressant ou un plaisir à prendre.

Ils ne furent pas longtemps à se faire aux habitudes du pays qu'ils allaient habiter; au bout de deux mois, ils faisaient déjà fort bonne figure au milieu de la fashion américaine.

Il est vrai que le baron parlait l'anglais très correctement et que la baronne possédait d'une façon extraordinaire la faculté d'assimilation.

Enfin, ils tenaient déjà admirablement leur place dans la haute société New-Yorkaise où l'on accueille généralement bien les riches étrangers et où les Français, particulièrement, sont très recherchés.

Le baron de Bonneterre, voulant se fixer à New York, y loua une charmante habitation, qu'il fit meubler luxueusement.

Il avait enlevé à sa femme près de quatre cent mille francs; il pouvait faire grand. Et comme tout ce qu'il achetait était payé comptant, on ne tarda pas à dire, dans le cercle de ses connaissances, que le baron de Bonneterre possédait une très grande fortune.

La baronne ouvrit alors son salon et bientôt, les vendredis de la belle Française furent comptés parmi les jours de réception à la mode. On parlait de la composition aristocratique du baron de Bonneterre, de la grâce, de l'esprit et de la beauté de la jeune baronne.

Armande s'était incarnée dans le nouveau personnage qu'elle voulait jouer et avait tout de suite obtenu sa naturalisation dans le meilleur monde de la ville.

Chez elle, on se sentait tout à fait à l'aise: elle était si charmante, si aimable!

A ses vendredis, on dansait, on faisait de la musique, enfin, on s'amusait. On jouait aussi, et même gros jeu, dans un salon spécial où les hommes d'un certain âge se réunissaient pour causer, fumer et boire.

On causait beaucoup chez la jolie baronne qui était fort entraînante, et les choses spirituelles qui s'y disaient, étaient répétées dans les salons du *high life*.

La belle Française était au premier rang des jeunes femmes à la mode.

Au théâtre, dans les salles de concert, on voyait toutes les lorgnettes braquées sur elle. A sa sortie d'une réunion publique, on la faisait cortège; on la saluait dans sa voiture; il y avait foule devant la boutique du célèbre pâtissier de Broadway quand elle y venait faire sa commande de gâteaux.

Elle n'avait plus rien à envier, mais à désirer que tout cela ne fût pas détruit du jour au lendemain, comme par un coup de baguette d'une méchante fée.

Elle avait des nombreux adorateurs; beaucoup auraient fait des folies pour elle, se seraient ruinés. Mais les audacieux étaient reçus de façon à leur faire comprendre qu'ils perdaient leur temps et que toute nouvelle tentative serait inutile.

—C'est une vertu farouche, disait-on; cette femme est inattaquable. Cela s'explique: elle aime, elle adore son mari!

Malgré tout, derrière les amoureux éconduits, il en revenait d'autres, plus ou moins hardis, qui étaient reçus de la même manière.

Aussi, nul ne mettait en doute l'honnêteté de la fausse baronne, et sa réputation de femme vertueuse n'était solidement établie.

Cependant, depuis bientôt huit ans que deux aventuriers étaient à New-York, et malgré les sommes assez importantes gagnées au jeu par de Melville, ils avaient eu si bien dépenser et jeter de la poudre aux yeux, que le faux baron voyait arriver le moment où il faudrait penser sérieusement à se *refaire*, selon l'expression consacrée par ceux qui mettent en pratique ce dicton:

"Les affaires, c'est l'argent des autres."

Ne pouvant absolument compter sur le jeu, quoiqu'il eût acquis à manier les cartes avec une habileté singulière, il utilisa ses relations avec le monde des affaires pour se livrer à des spéculations de Bourse.

Il spéculait sur tout: sur l'or, les denrées, les fonds publics. Sa hardiesse le mettait en évidence et on le disait très entendu dans les opérations commerciales et financières.

Mais ce qu'il gagnait, dans une affaire, une autre le lui faisait perdre. Et la situation, loin de s'améliorer, devenait de plus en plus critique.

Armande se ressentait des préoccupations, des inquiétudes de son ami. Non seulement il était moins affectueux, mais à tout propos il avait des mouvements d'impatience, pour un rien il s'emportait, devenait furieux et ne ménageait pas les dures paroles.

Gaston s'absentait fréquemment pour aller dans les villes manufacturières, dans les ports où se faisaient les arrangements considérables pour toutes les parties du monde.

A continuer

La scène se passe chez un oculiste connu.

Un client arrive, il expose son cas. L'oculiste l'écoute avec une attention soutenue, puis, d'une voix persuasive:

—C'est très bien. Je vais vous faire une ordonnance, mais je vous préviens, d'abord, qu'il faudra vous en rapporter à moi *aveuglément*.

Cet adverbe provoque chez le client un soubresaut involontaire.

Dans la foule, Bobineau est tarabusté par un individu bizarrement vêtu.

—Comme il vous bousculé, cet animal! s'écrie Bobineau. Ça doit être un étranger.

—C'est un Serbe, dit un loustic en passant.

—A quoi voyez-vous ça?

—Dame! Vous connaissez le proverbe: *Maupais Serbe pousse toujours.*

Entre amies:

—Vous avez là, chère amie, une robe qui vous va à ravir.... Il est seulement fâcheux que l'étoffe en soit commune.

—Ma chère [illegible] votre [illegible]

Le portrait ci-dessus est celui de la petite fille d'un des hommes d'Etat les plus distingués de la Virginie. Quand l'enfant eut une attaque de choléra infantum et que les médecins l'avaient abandonnée, on lui fit prendre du Germetuer. Deux heures après elle était ravivée et sa cure commença rapidement. Dans une récente lettre, renfermant les portraits qui précèdent, de l'enfant et de la gardienne la mère dit que "l'enfant fut arrachée à la mort par le Germetuer."

K. R. G. (Le King's Royal Germetuer guérit les maux d'estomac, les désordres nerveux, les affections d'intestins chas vieux et jeunes, maladies des reins et de la vessie et débilité.

KING'S ROYAL GERMETUER CO. Atlanta, Ga.

M. JAMES M. ROLLINS, de St-Louis, Mo. dit:

J'ai fait usage du KING'S ROYAL GERMETUER et puis attester ses merveilleux mérites pour la cure de l'indigestion et de la dyspepsie. C'est un remède sûr pour brûlures et meurtrissures. Une ou deux applications locales suffisent généralement pour apaiser les souffrances d'une grave brûlure. Il est excellent dans les cas de prostration physique et comme remède à avoir dans une maison, c'est une bénédiction.

22 février 1893.

Ma femme a beaucoup souffert de catarrhe pendant plusieurs années et avait fait les si de nombreux remèdes sans résultat. Une bouteille de Germetuer l'a soulagée, et chaque bouteille a amené quelque amélioration au point que nous nous attendons à une guérison parfaite. Elle a gagné vingt liv en depuis qu'elle prend du Germetuer. Je souffrais d'indigestion et d'insomnie. Deux bouteilles de Germetuer ont fait de moi un homme nouveau. Mon appétit est bon et mon sommeil profond et réparat-ur.

REV. J. H. SPURLIN, Pasteur de la Première Eglise Baptiste, Sturgis, Ky.

T. E. RICHEY, pharmacien, Princeton, Ky., écrit: "J'ai vendu beaucoup de Germetuer et j'en ai toujours été satisfait."

I. L. LYONS & CIE, Agents distributeurs.

L'ABEILLE

DE LA

Nouvelle-Orléans

JOURNAL QUOTIDIEN.

AVEC UNE

EDITION HEBDOMADAIRE

PARAISSANT

LE

SAMEDI MATIN

ET

Contenant toutes les matières

publiées pendant la semaine

dans l'édition quotidienne.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

UN AN $3 00
SIX MOIS 1 50
QUATRE MOIS 1 00

On s'abonne à la semaine avec les porteurs et les marchands de journaux.

L'ABEILLE,

Fondée le 1er septembre 1827, est le plus ancien journal quotidien de la Louisiane et du Sud-Ouest.

Elle est lue par toute la population franco-louisianaise et est conséquemment, au point de vue des annonces, un excellent organe de publicité.

Elle est reçue non-seulement dans toutes les paroisses créoles de la Louisiane, mais dans les Etats voisins, au Mexique, aux Antilles, en Europe, partout enfin où on lit le français et où on s'intéresse aux affaires de notre pays.

L'ABEILLE

Publie tous les jours, en outre des matières politiques, littéraires et locales:

Des Dépêches Télégraphiques complètes de tous les points des Etats-Unis et de l'Etranger;

Un Bulletin Maritime;

Une liste des Navires en partance dans les ports étrangers et américains pour la Nouvelle-Orléans;

Une Liste des Navires dans le port de la Nouvelle-Orléans;

Un Bulletin Financier;

Un Bulletin Commercial;

Les heures de départ et d'arrivée des trains de chemins de fer;

Les jours de départ des bateaux à vapeur.

Bureaux et Ateliers,

ANNONCES JUDICIAIRES

Ventes de Propriétés Foncières POUR TAXES D'ETAT.

L'Etat de la Louisiane contre les contribuables en défaut. Paroisse d'Orléans, Sixième District, composé des Sixième et Septième Districts municipaux.

Nouvelle-Orléans, 3 juillet 1893.

En vertu de l'autorité qui m'est confiée par la Constitution les lois de l'Etat de la Louisiane je vendrai, à la porte principale de la Maison de Cour où siège la Cour Civile de District de la paroisse d'Orléans, aux heures fixées par la loi pour les